

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 4 FEVRIER 1893

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Préface : Avez, par Gaston Damiens.—Chronique : Tout passé, par Viollette.—Carnet du "Mond Illustré," par J. St. E.—Allant au bal, par J. St. E.—Eh s du Panama, par J. St. E.—Nouvelles Canadiennes : Un drame à la chaudière, en 1825, par Régis Roy.—Les tribulations de René Jonas par Gilberte.—Découvertes et inventions (avec gravures), par Alcide Chausse.—Ode : Le thé, par M. S. E. Elton.—Les deux blessés, par Louis Tesson.—Histoire pour les imbéciles, par Grand Serin.—Le kangourou boxeur (avec gravure), par J. St. E.—Notes et Faits.—Choses et autres.—Feuilletons : Les mangurs de feu, par Louis Jacoliot ; La belle ténébreuse, par Jules Mary.—Problèmes d'hommes et de dames

GRAVURES.—La journée du président de la République française ; L'armée navale de la marine des dragons.—Le scandale de Panama : L'arrestation de M. Fontaine ; M. Sanson et de sa cellule, à la prison de Mazas.—Allant au bal.—Gravure du feuilleton.

PRIMES AUX LECTEURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"

LE MONDE ILLUSTRÉ n'emploie pas de sollicitateurs pour étendre sa circulation.

Il réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents.

Tous les mois, LE MONDE ILLUSTRÉ fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant qu'il a ainsi économisé.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs et afin que les efforts individuels ou de groupe ne soient pas frustrés, chaque exemplaire est numéroté, en sorte que la part de chance de chacun est absolument sauvegardée.

Nous avons d'abord eu l'idée de créer des prix de concours à ceux qui nous feraient parvenir le plus grand nombre d'abonnés ; mais nous avons constaté l'injustice de ce mode pour les villages ou les centres trop peu nombreux, qui seraient toujours dans la minorité. Pour égaliser les chances, tous sont mis sur le même pied de rivalité, et c'est le sort qui décide entre eux. Nous préférons la multiplicité des agents divisant leur travail et leurs résultats à l'excellence d'un nombre limité de travailleurs.

NOS PRIMES

LE CENT-QUATRIÈME TIRAGE

Le cent-quatrième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JANVIER), aura lieu samedi, le 4 FEVRIER à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister ; entrée libre.

ENTRE-NOUS

* * "Voici venir le temps" où les hôteliers se demandent s'il se trouve, dans leur quartier, vingt-cinq "honnêtes gens" qui consentiront à signer la demande qu'ils sont obligés de faire chaque année, dans le mois des poissons, pour obtenir, moyennant finances, le droit d'empoisonner leurs semblables—non hôteliers.

Empoisonner est peut-être un peu fort, et je n'ai

aucune objection à le remplacer par abreuver—moyennant finances, plus que jamais.

Entre-nous, cette coutume, imposée par la loi, de demander tous les ans la même chose, avec les mêmes formalités, est assez absurde, mais c'est la loi, création humaine très respectable, même dans ce qu'elle a de plus suranné et de ridicule.

Si insensée que soit, en effet, une loi, elle a toujours des défenseurs qui, armés de bons principes (?) trouvent des arguments irréfutables pour sa conservation jusqu'à ce que des législateurs, moins savants, mais plus sensés, la remplacent par une autre, meilleure quelquefois, pire le plus souvent.

* * Enfin, la loi veut que, tous les ans, des honnêtes gens, mammifères, genre homme, variété hôteliers, demandent la permission de prier le percepteur du revenu, de vouloir bien leur faire l'honneur d'accepter deux, trois ou quatre cents piastres pour vendre du whiskey, sans compter les taxes générales, spéciales, droits de douane, d'accise, de corporations, etc., tout cela calculé de manière à ce que un gallon d'alcool qui revient en fabrique à, mettons trente cents, produise en détail quinze piastres.

Et ce verre que vous payez si cher, ne vous donne même pas droit à une chaise, pour l'avaler—le verre, pas la chaise—car l'usage, un usage qui a force de loi, dans notre pays, exige que l'on boive debout, au comptoir ; et jamais, le *Marche, marche*, de Bossuet, n'a mieux été mis en pratique que sous notre ciel tourmenté.

Il faut marcher, même en buvant.
Eh bien, c'est une absurde coutume !

* * Nous le disions, un soir, après un bon dîner savouré à l'hôtel de Normandie, chez Mme Deperrouzel, et nous en étions arrivés au moment si heureux où l'on se sent disposé à causer d'un tas de choses, poésie, sciences, art, économie politique ou sociale, et... à renverser tous les gouvernements.

On parlait donc de la tempérance des Français et de l'intempérance des Anglais.

Où le mal ? où le remède ?

Dieu merci, les avis étaient partagés, car, sans cela, pas de discussion possible, mais ils l'étaient tellement que chacun avait son opinion, différente de celles des autres, comme cela se passe toujours dans une réunion d'êtres humains, n'ayant aucune prétention au crétinisme, mais où en était cependant arrivé à la division en deux camps : les partisans du café, genre français, les adeptes du bar, genre anglais.

On discutait, on parlait, on s'embrouillait, on "se mêlait," en bon Canadien, quand notre ami, Henri de Puyjalon, nous fit signe qu'il avait une idée à expectorer.

Il se versa d'abord une pleine rasade
D'un vieux vin velouté, et puis....

il commença :

"Messieurs et chers ahuris.

"Voici l'opinion qui est mienne et que vous devez partager, sous peine de passer pour de vulgaires idiots : Les cafés européens sont des œuvres philanthropiques et moralisatrices. Ils ont rendu à la société les services les plus précieux. Les bars américains, au contraire, ont puissamment contribué à l'affaiblissement social. Ils ont toujours été les principaux agents de l'ivrognerie la plus ingratitude et la plus basse.

"Au café, l'on étanche sa soif ; dans le bar, presque toujours on satisfait une honteuse passion. Au café, on se grise quelquefois, au bar on se saoule toujours.

"Le café parisien a plus fait pour la science que l'Académie et l'Institut. Sans lui, ces institutions encore vivaces, malgré la décrépitude désolante des immortels qui en occupent les sièges vermoulus, eussent sombré dans l'oubli profond qui naît de la superfétation et de l'inutilité sénile.

"Suivez dans la vie les hommes les plus remarquables de notre siècle, et vous constaterez sans difficulté que leur patriotisme ou leur talent, leur intelligence ou leur vertu, prirent naissance, se

développèrent et atteignirent les sommets les plus élevés du Génie, au café.

"Nul lieu n'est mieux compris pour les luttes de l'intelligence et de l'esprit. Nul lieu mieux approprié pour servir de refuge à la pudeur en péril.

"C'est au café que se réunissent tout ce que la jeunesse de Paris possède de jeunes hommes énergiques, désireux de se lancer dans les chemins difficiles de la science pure, ou avides d'arriver au plus vite sur les voies enivrantes de la politique ou de l'éloquence des prétoires. C'est au café que se réfugie le provincial qu'alarment et qu'édulcoraient les œillades féminines des prêtresses trop dégénérées de Vénus aphrodite. Au milieu des lueurs fulgurantes qui s'échappent des mille becs incandescents qui répandent à flots leur lumière sur les lambris de café, leur vertu se rassure et la vision tentatrice regagne l'obscurité.

"C'est au café que viennent discuter des plus puissants affaires les disciples de Plutus aux doigts crochus. C'est autour des cafés que naissent les industries du prolétaire. C'est du café que partent chaque matin les reliefs quelquefois exquis qui vont porter l'abondance, la joie et la satisfaction du plus légitime des besoins, l'appétit, dans les hôpitaux et dans le sein des familles besoigneuses que la vieillesse ou la maladie tiennent éloignées des luttes laborieuses de chaque jour.

"C'est au café que j'ai vu Jean Moréas, à qui nous demandions des vers, improviser sur un coin de table la pièce que cite mon ami Goudeau dans ses *Dix ans de bohème*, et que je vais vous réciter :

Je chante les étés brûlants, les lourds étés,
Qui font mûrir, là-bas, le noir raisin des treilles,
Et s'épanouir les précoces pubertés.
Je chante les étés des Cyclades vermeilles.

Derrière les massifs de pins et de sureaux
Où du portique ancien on voit les astragales,
Couchés dans les blés nâtres, ramblent les taureaux
Aux chants entr'ouverts des bavardes cigales.

Tout le long des taïns plantés de bouleaux b'arcs,
Parmi les charlons roux, les levards en maraude
Scintillent aux rayons de midi acablants,
Comme de fins bijoux de jaspe et d'émeraude.

Dans les vallons riants de l'île Santorin,
Les files, aux yeux noirs garnis de longues franges,
Par les sentiers perdus où croit le romarin,
Changent les pas, allons aux corselets oranges.

Et le fier vagabond à l'œil inquiétant,
Repu des vins cuivrés d'lubriques gitanes,
Sur un lit de fougère, au bord du vert étang
Cherche le doux sommeil à l'ombre des platanes.
Je chante les étés brûlants, les lourds étés
Qui font mûrir, là-bas, le noir raisin des treilles,
Et s'épanouir les précoces pubertés.
Je chante les étés des Cyclades vermeilles.

"C'est dans un atelier transformé en café que nous fondâmes un jour le *Chat Noir*. C'est dans ce lieu inéluctable que Goudeau, Montancey, Haraucourt, Samson, Willette, Ponchon, Champsaur, etc., venaient oublier les luttes du génie contre la misère, retremper leur talent aux étincelles de la camaraderie et de l'amitié. C'est au Café Latin que nous eûmes, pour la première fois, l'idée de fonder cette réunion étrange d'êtres disparates et intelligents qui firent la joie du quartier pendant quelques mois, sous le nom d'Hydiopates, bientôt changé contre celui d'Isutes.

"Après tout cela, osez encore me parler de votre bar, aux allures de bouge, aux agglomérations bacchusiennes de flacons, réceptacles des plus odieuses boissons. De votre bar clos comme un autre, où l'on ne pénètre qu'avec hypocrisie, où l'on boit debout, avec précipitation, avec honte, et d'où l'on sort, comme Silène, en titubant."

Et Henri de Puyjalon fit une pause, dont on profita pour le prier de s'asseoir, car il était remonté pour quelques jours.

Ces idées qui lui appartenaient en propre et que je n'ai fait que reproduire, très imparfaitement, sont bien pâles, quand elles ne sont pas accompagnées du débit, du geste, de la vivacité, de l'énergie et de la voix sonore de leur père, mais elles contiennent du bon et du vrai et j'ai cru devoir vous les servir en chronique, dans l'espoir que vous vous éloignerez du bar.

LÉON LEDIEU.